

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME XX — N° 3  
DÉCEMBRE 1941

## SOMMAIRE

**Une Comédie retrouvée de Charles De Coster : Lecture faite  
à la séance du 8 novembre 1941 par M. Gustave Charlier 77**

**Chronique :**

**L'enseignement de l'art dramatique ..... 119**  
**Les Prix ..... 120**



## Une Comédie retrouvée de Charles De Coster

---

(Lecture faite à la séance du 11 octobre 1941  
par M. Gustave CHARLIER)

---

Charles Potvin, dans la précieuse biographie qui précède son édition des *Lettres à Elisa*, a le premier révélé que Charles De Coster avait écrit, à l'époque de ses débuts dans la « Société des Joyeux », une comédie en deux actes et en vers qu'il intitula d'abord *Camille*, puis *Jeanne* <sup>(1)</sup>. Ce dernier titre lui valut même de jaloux reproches de la part d'Elisa Spruyt, et il dut protester dans une lettre de 1852 : « Je n'ai jamais aimé de femme qui s'appelât Jeanne, jamais. Jeanne est un nom simple et doux qui me rappelle un des plus jolis romans de George Sand... » Et il ajoute : « Je voudrais mettre ton nom en tête de tout ce que je fais; j'aurais voulu, au lieu du nom de Jeanne, prendre le tien; je voudrais crier sur les toits que je t'aime. Le veux-tu ? » <sup>(2)</sup>. Mais Elisa, l'accès de jalousie une fois passé, ne voulut naturellement rien de tel. Et la comédie garda son second titre.

Les curieux qui ont voulu depuis examiner cet essai dramatique de l'auteur de l'*Ulenspiegel* se sont trouvés

---

<sup>(1)</sup> Page 24.

<sup>(2)</sup> Lettre 25, p. 110.

singulièrement déçus. Potvin déclare, en termes exprès, que *Jeanne* a été publiée dans le journal *L'Observateur* des 29 et 30 décembre 1863. Or ce quotidien bruxellois a cessé de paraître dès 1861. Aussi bien M. Joseph Hanse, dans son savant mémoire, déclare-t-il à bon droit cette œuvre de jeunesse « introuvable » (1). Tout ce que l'on a pu en connaître jusqu'ici se réduit à dix-sept alexandrins, cités par Potvin. Ce mince fragment ne permet guère de porter un jugement, et M. Hanse se borne à noter : « Le vers n'y a rien de bien remarquable » (2). Force a donc bien été d'accepter jusqu'à présent, sans pouvoir la vérifier, l'appréciation donnée par Philippe Bourson dans son rapport de 1864 sur le prix triennal de littérature dramatique : « une petite fantaisie scénique... dont les vers ont une allure vive et dégagée » (3).

Désireux d'en savoir plus long, nous nous sommes demandé si Potvin n'avait pas confondu *L'Observateur* avec un autre des journaux auxquels De Coster collaborait vers 1860. A l'épreuve, cette hypothèse fort simple s'est vérifiée, et il ne nous a pas fallu longtemps pour mettre la main sur cette « introuvable » comédie. Elle a paru, en deux feuillets, dans *L'Echo du Parlement* des 29 et 30 décembre 1863 : la date du moins était exacte.

Nous sommes bien loin de nous exagérer l'importance de cette petite découverte. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre que le lapsus de Charles Potvin avait ainsi mis sous le boisseau. Mais rien n'est indifférent dans l'activité d'un écrivain de la taille de Charles De Coster, et en particulier rien de ce qui intéresse l'époque où il conçoit, médite et réalise sa *Légende d'Ulenspiegel*.

Pour apprécier cependant en toute équité une comédie en vers, il nous faut aujourd'hui un certain effort, surtout quand elle développe — et c'est précisément le cas — une

(1) *Charles De Coster*, p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 129.

(3) *Les Prix quinquennaux et triennaux en Belgique, rapports officiels 1850-1870*, Bruxelles, 1870, p. 201.

situation d'un honnête réalisme bourgeois. « Le théâtre en vers alexandrins, a dit Albert Thibaudet, est un des nombreux héritages qui ont disparu dans le gouffre de la guerre » de 1914 (1). Mais vers le milieu du siècle dernier, le genre n'avait encore rien perdu de sa vogue, ni de son attrait. Au contraire, l'Ecole du bon sens le cultivait avec prédilection. C'est en 1853 que Ponsard fait applaudir *L'Honneur et l'Argent*. A ses côtés, Camille Doucet continue, à grand renfort de chevilles, la tradition de Casimir Bonjour. Et le jeune Emile Augier, d'autre part, rime *Gabrielle*, après *L'Aventurière*, et avant *Philiberte*, sans redouter le moins du monde le contraste entre la forme lyrique et les pro-saïsmes de pensée et de style.

Charles De Coster ne le craint pas davantage, et l'on pourrait extraire de ses deux actes, comme de plusieurs des pièces que nous venons de citer, de ces vers qui amusent aujourd'hui parce que la simplicité familière de l'idée y paraît jurer avec la pompe même de l'alexandrin. On y entend, par exemple, congédier un domestique infidèle dans les termes que voici :

...Monsieur le bon sujet  
*Qui brouillez tout ici, pourriez-vous, s'il vous plaît,  
 Dire qui vous retient encore en ma demeure ?  
 Allez, que vos paquets soient faits avant une heure !* (2)

Mais il y aurait quelque injustice à accabler notre auteur sous des ridicules qui sont surtout, en dernière analyse, ceux du genre et de l'époque. Lisons donc sa comédie sans nous laisser distraire, ni rebuter, par ces gentillesse désuètes de la forme.

Jeanne Denain, qui a dix-huit ans, est aimée de Franck Bessel, qui en a vingt-cinq. Elle répond de toute son âme à cette passion et tout serait pour le mieux si un cousin de Jeanne, Willem Tilburg, ne convoitait sa main, et surtout

(1) *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, p. 501.

(2) Acte II, scène IV.

sa fortune. Pour détacher Franck de sa cousine, il n'hésite pas à faire croire à cet amoureux aussi naïf qu'enthousiaste qu'il se trouve être lui-même son heureux rival. Un portrait dérobé grâce à la complicité du jardinier César suffit à persuader Franck qu'il est trahi. Par dépit, il feint de faire la cour à Mme Gertrude, sœur aînée de Jeanne. Cette dernière, de son côté, consent à Willem quelques apparentes privautés, ce qui confirme Franck dans la conviction de sa disgrâce. Ainsi se creuse toujours davantage le fossé qui sépare les deux amoureux. Mais, se croyant parvenu à ses fins, le traître Willem veut précipiter le dénouement en enlevant Jeanne. Une fois mise en défiance, l'honnêteté foncière de celle-ci n'a nulle peine à démêler la trame, à démasquer Willem et à désabuser Franck. Et l'on devine que tout s'achève au mieux.

Voilà, certes, un scénario un peu simplet. Pour le développer en deux actes et près de six cent cinquante alexandrins, il a fallu le corser de quelques agréments épisodiques. C'est ainsi que De Coster s'est trouvé amené à introduire un élément comique dans cette action sentimentale. Cet élément est représenté surtout par le jardinier César, un drôle qui, à certain moment, fait même en scène l'exercice à la baïonnette et dont la fantaisie un peu bien grosse jette dans la pièce comme une note de vaudeville. Encore ne manque-t-il pas parfois d'une sorte de verve bouffonne, à la Scarron, comme lorsque, congédié au dénouement, il proteste :

*Je veux planter vos choux, soigner vos betteraves,  
 Je veux semer, cueillir vos pois, navets et raves,  
 Je veux écheniller, tailler vos espaliers,  
 Faire triple besogne et vivre comme un cancre,  
 Je veux manger du pain aussi noir que de l'encre,  
 Et boire de l'eau claire, au risque d'en maigrir.  
 Je veux... je veux tout... mais... je ne veux pas partir ! (1)*

---

(1) Acte II, scène IV.

En Mme Gertrude, d'autre part, l'auteur a esquissé une caricature assez amusante de veuve attendrie et minauidière, prompte aux apeurements et débordante de sentimentalité naïve et futile :

*Elle est faite d'eau tiède, elle ignore le feu,  
Et se plaît sans relâche à vaguer dans le bleu.  
Un nuage passant, des oiseaux qui fredonnent  
Quelque chanson joyeuse au bord du nid, lui donnent  
Un tendre sentiment, fugitif, volatil  
Comme un brin de vapeur, comme un brouillard subtil.  
Elle a glacé de rose et de lilas sa vie... (1)*

L'intérêt va toutefois plutôt au trio des protagonistes. Si Willem est par trop un traître de comédie, assez conventionnel et sans grand relief, Franck, par contre, apparaît comme une sympathique figure d'amoureux romantique d'une naïve sincérité. Sans égaler en lyrisme son homonyme de *La Coupe et les lèvres*, il trouve, par endroits, des accents assez justes de ton pour exprimer l'amertume de son jeune orgueil blessé. A Jeanne, par exemple, qui lui dit en pleurant :

*...Franck, jamais vous ne m'avez aimée,*

il riposte avec une douloureuse ironie :

*Eh bien oui, mon amour n'était qu'une fumée.  
Je ne vous aimais pas lorsque, fou de douleur,  
Dans ma poitrine en feu sentant faiblir mon cœur,  
Fiévreux et frémissant, tremblant de chaque membre,  
J'ai monté l'escalier qui mène à votre chambre.  
Je savais bien pourtant que vous m'aviez trompé!  
Pourtant, vous le voyez jusqu'à vous j'ai rampé,  
Oui, rampé bassement, pour vous voir, vous entendre,  
Pour être près de vous, vous toucher, et vous tendre,  
En signe de pardon et d'amour, mes deux bras.  
Oui, vous avez raison, je ne vous aime pas!... (2)*

(1) Acte I, scène III.

(2) Acte II, scène IV.

Ce sont sûrement des couplets tels que celui-ci qui font dire à Potvin, à propos de cette pièce : « Encore un lambeau de son cœur » ! Nul doute, en effet, que De Coster n'ait prêté à son juvénile héros quelque chose de ses propres ardeurs amoureuses, et aussi des déceptions et des rancœurs que son Elisa ne lui a pas toujours épargnées.

Que cette dernière lui ait servi de modèle pour la figure de Jeanne, lui-même le lui a déclaré en propres termes, et nous n'avons nul motif de mettre sa parole en doute. « Ce petit drame que tu verras, c'est toi, lui écrit-il, à part certaines exigences de théâtre, tu es mon personnage principal, et je fais parler Jeanne comme je pense que tu dois parler. » (1).

C'est, en tout cas, un beau caractère que cette héroïne, une amoureuse à la fois ardente et loyale, insoucieuse du qu'en dira-t-on, parce qu'elle a, comme elle le dit, la conviction justifiée de marcher « droite et fière » dans la route du devoir. Et l'on s'explique qu'elle arrache à Willem lui-même cette exclamation :

*O cœur franc ! ô cœur pur ! j'aime ta jeune audace !* (2)

Elle apparaît, par surcroît, infiniment touchante quand elle s'écrie :

*Je ne méritais pas de n'être plus aimée.* (3)

Et elle charme par sa perspicacité lorsque, loin de s'y laisser prendre, elle évente le piège qui lui était dressé. Or ce « vaillant esprit » habite la plus séduisante enveloppe corporelle :

*Blanches mains et bras ronds, cheveux blonds, yeux si beaux...* (4)

(1) Lettre 24, p. 109.

(2) Acte I, scène I.

(3) *Ibid.*

(4) Acte VI, scène II.



En vérité, cette Jeanne rassemble en elle les dons les plus rares :

*La force et la beauté, la pudeur et la grâce... (5)*

Après quoi avouons qu'Elisa Spruyt eût été bien mal venue à ne pas se déclarer satisfaite de ce portrait, qu'il est même permis de soupçonner quelque peu idéalisé.

Ce rôle, somme toute cohérent et bien tracé, de vierge forte, suffit à maintenir jusqu'au bout l'intérêt en excitant la sympathie. Il sauve de la banalité cette petite comédie au dénouement trop prévu. Il fait passer sur les maladresses et les dissonances du style. On savait par ailleurs que De Coster n'a jamais complètement réussi à maîtriser le vers français. Ces deux actes en apporteraient, s'il en était besoin, une preuve nouvelle. Mais ils attestent en même temps, dans leur imperfection encore tâtonnante, une certaine aptitude à saisir et à rendre vivants des caractères, et ceci, en un sens, annonce déjà l'auteur des *Légendes flamandes*, et même de l'*Ulenspiegel*.

Gustave CHARLIER.

---

(5) *Ibid.*

## JEANNE

Comédie en deux actes et en vers

### PERSONNAGES

WILLEM TILBURG .....	30 ans
FRANCK BESSEL .....	25 »
JEANNE DENAIN .....	18 »
Mme GERTRUDE, veuve Meghem, sœur de Jeanne	35 »
CÉSAR LECAMU, jardinier .....	50 »

(*La scène est à Uccle. — Jardin anglais. — Maison de campagne au fond. — Taillis à pans coupés à droite et à gauche. — Buissons et fleurs.*)

### SCÈNE I<sup>e</sup>

JEANNE (*assise*). — WILLEM (*debout à côté d'elle*).

(*Au lever de rideau, Jeanne se lève, marche avec agitation, se rassied et dit avec beaucoup d'impatience :*)

Allons, mon cher cousin, trêve à tous ces propos !

WILLEM

Mais, Jeanne !

JEANNE (*très vivement*)

Je prétends qu'on me laisse en repos.

Si vous voulez parler, que ce soit d'autre chose.

WILLEM

Vous voulez, il suffit ! Pardonnez-moi si j'ose  
M'intéresser à vous.

JEANNE

Voyons, quel temps fait-il ?

Va-t-il pleuvoir, va-t-il tonner, est-ce en avril

Ou bien en mars qu'on voit les raides giboulées

Baigner, laver, rincer nos bois et nos allées ?

Mais voyons, répondez, vous qui parlez si bien,

Qui donc vous a coupé la langue ?

WILLEM

Je m'abstien  
De parler, ma cousine, afin de mieux entendre  
Votre si douce voix, frais écho d'un cœur tendre.

JEANNE

Vous m'ennuyez.

WILLEM

Merci.

JEANNE

Vous m'ennuyez beaucoup !  
Pourquoi donc le dindon a-t-il un si long cou ?  
Est-il bien sain d'avoir le cœur loin de la tête ?  
Serait-ce pour cela, cousin, qu'il est si bête ?

WILLEM

Pourquoi vous étourdir de propos saugrenus ?  
Pourquoi me dérober vos soupirs ingénus,  
Rire devant le monde et pleurer toute seule ?  
Chère Jeanne, Samson aussi, tournant la meule,  
Riait de ses bourreaux.

*(Jeanne change de visage et d'attitude.)*

WILLEM *(continuant)*

Pourquoi ces beaux grand yeux,  
Naguère si brillants et surtout si joyeux,  
Ont-ils perdu l'éclat de ce charmant sourire,  
Le sourire du cœur que j'aimais tant y lire ?  
Enfant, qu'as-tu donc fait de la douce gaité  
Qui comme un beau soleil éclairait ta beauté ?  
Et cet homme qui t'a mortellement blessée,  
Ce Franck vit donc toujours au fond de ta pensée ?  
Mais, Jeanne, vous pleurez...

*(Il s'approche d'elle.)*

JEANNE *(le repoussant)*

Laissez, ce sont les nerfs.

WILLEM

Ce sont les nerfs, ce ton et ce sourire amers ?

JEANNE

Est-il vrai, là bien vrai que Franck ne m'aime plus ?  
 Vous devez le savoir, car je vous ai bien vus  
 Ensemble ce matin; j'étais à la fenêtre,  
 Vous parliez vivement tous deux, de moi peut-être.

WILLEM

Nous n'avons point parlé de vous, ni moi ni lui.

JEANNE

Il me faut en avoir le cœur net aujourd'hui;  
 Du papier, un crayon !

WILLEM

Jeanne, ma chère Jeanne,  
 Avez-vous oublié que le monde condamne  
 Celle qui, méprisant ses lois et son pouvoir,  
 Quitte, rien que d'un pas, la route du devoir ?

JEANNE

Je ne la quitte pas, j'y marche droite et fière.  
 Il fait noir dans mon cœur — j'y veux de la lumière.  
 Je doute et veux cesser de douter. Si la loi  
 Du monde le défend, je me le permets, moi. —  
 Et qui ne le ferait, après tout, à ma place ?

WILLEM

O cœur franc ! ô cœur pur ! j'aime ta jeune audace !

JEANNE

Vous étiez là, Willem, cette première fois  
 Que je le vis au bal, ici même; je vois  
 Encore Franck tremblant s'approcher de ma place.  
 Je lui tournais le dos, mais j'avais une glace  
 Devant moi. Je suivais de l'œil ses mouvements,  
 Je voyais sa pâleur et ses tressaillements.  
 Lorsqu'il vint m'inviter, tout émue, inquiète,  
 Rougissant, pâlissant, je relevai la tête.  
 Nous dansâmes ensemble, il me parla d'amour  
 Comme on ne m'avait point parlé jusqu'à ce jour.

Il ne me loua point d'une voix solennelle,  
 Et je sentis pourtant qu'à ses yeux j'étais belle.  
 Je fus bonne. Il me dit : Merci ! mais d'une voix  
 Impérieuse, ferme et si douce à la fois  
 Que mon cœur bondissant lui répondit : Je t'aime !

(Un silence).

JEANNE (*continuant*)

Willem, j'avais hier au front un diadème  
 De bonheur. Aujourd'hui c'est un cercle de fer,  
 La fièvre, l'insomnie et les pleurs. C'est l'enfer.  
 Je vous dis que je vis dans le feu, consumée.  
 Je ne méritais pas de n'être plus aimée.

WILLEM (*froidement*)

Franck, je le connais bien, son cœur bat vite et fort,  
 Mais jamais pour longtemps, c'est un trop rude effort.  
 Il aime votre sœur maintenant; il l'adore.  
 Dans un mois ce sera le tour d'une autre encore.  
 Elle est fraîche, dit-on, Gertrude, non sans fard.  
 Mais que désire-t-il ? Des amours de hasard  
 Qu'il prend quand il lui plaît et qu'il laisse à sa guise.

JEANNE

Merci bien. Vous avez du moins de la franchise  
 Et savez au besoin habiller vos amis.

WILLEM (*riant*)

Mais Jeanne, après le crime affreux qu'il a commis...  
 Comptons bien, en un an, est-ce trop, dix ou onze ?

JEANNE

Vous n'êtes pas son juge après tout, cœur de bronze !

(*Montrant Willem*).

Je pleure, il rit; je souffre, il compte et sur ses doigts  
 Et par onze et par dix, combien on peut de fois,  
 Bon an, mal an, à froid déshonorer de femmes.

(Un silence).

WILLEM

Mais vous nous traitez tous ainsi que des infâmes !

JEANNE

Eh ! ce n'est pas de Franck que je parle...

WILLEM (*l'interrompant*)

Pardon,

Mais de qui donc alors serait-il question ?

JEANNE (*à part, sans lui répondre*)

Non ! suivre tous mes pas, rechercher ma présence,  
Comme un larron d'amour capter ma confiance,  
Toujours à mes côtés et jamais assez près,  
Me prendre dans ses bras pour me briser après,  
Ce serait monstrueux !

(*Ecrivant et remetant un billet à Willem*).

Willem, aujourd'hui même

Remettez-lui ceci.

(*A part*).

Ah ! je saurai s'il m'aime

Ou me hait à jamais.

(*Elle sort*).

## SCÈNE II

WILLEM (*lisant le billet*)

« Franck, que vous ai-je fait ? Répondez-moi bien vite. Je souffre tant toute seule, et croyant que vous ne m'aimez plus.

Jeanne. »

Quelle adoration !

C'est plus que de l'amour, c'est de la passion,  
De l'ensorcellement. Ah ! Jeanne, quelle fée  
Assemble donc en vous, comme en un doux trophée,  
Blanches mains et bras ronds, cheveux blonds, yeux si beaux  
Qu'ils ressusciteraient les morts de leurs tombeaux,  
La force et la beauté, la pudeur et la grâce,  
Et ce vaillant esprit dont la grandeur m'écrase,  
Qui vers tant de hauteurs prend un si large essor ?  
Franck le posséderait, ô gracieux trésor !  
J'aimerais mieux mourir, je t'aimerais mieux morte !

(*Entre Franck*).

SCÈNE III

WILLEM, FRANCK.

WILLEM

Bonjour, Franck, pourrait-on savoir comment se porte  
Votre Mélancolie ?

FRANCK

Et saurais-je à mon tour  
Si vous avez encor du bonheur en amour ?

WILLEM

Un bonheur relatif. Avez-vous revu Jeanne ?

FRANCK

J'ai vu votre maîtresse, et c'est ce qui me damne.

WILLEM

Ma maîtresse, osez-vous même rêver cela ?

FRANCK

Les femmes de ce genre en viennent bientôt là.

WILLEM

Il faut prendre courage, essayer d'être calme,  
Voyager, vous distraire.

FRANCK

Et mériter la palme  
Du martyr résigné. Ah ! parle, parle encor,  
Heureux amant, heureux ami, tu parles d'or !

WILLEM

Tu ferais beaucoup mieux de partir tout de suite.

FRANCK

Moi, partir ! Ma foi non, ce serait une fuite !

WILLEM

A quoi bon demeurer ? Qu'y prétends-tu gagner ?  
Quelques chagrins de plus, faire un peu plus saigner  
De ton orgueil froissé la blessure béante,  
Tenir une conduite après tout messéante,

Importuner quelqu'un qui, pardonne-le moi,  
 Me semble s'occuper d'un autre que de toi.  
 Vouloir à toute force imposer ta présence,  
 Cela ressemblerait à de l'impertinence,  
 Et tu pourrais, crois-moi, tenir pour assuré  
 Qu'en moins de quelques jours tu serais exécré.  
 Va-t-en plutôt d'ici, cherche ailleurs et sois homme.  
 Va, cours, vole à Paris, à Vienne, à Naple, à Rome,  
 Cherche un nouvel amour, et tu le trouveras,  
 Puis, heureux marié, tu nous l'amèneras.  
 Je crois la voir d'ici : son beau regard humide  
 Semble toujours baigné d'un céleste fluide,  
 C'est Eve avant d'avoir vu de trop près Satan.  
 Mais cours donc la chercher, vole, bondis, va-t-en !

FRANCK (*sans l'écouter*)

Tiens ! rends-moi ce portrait, que je regarde encore.  
 Jeanne ! tes traits si purs que tant d'éclat colore,  
 Tes beaux yeux veloutés qui paraissent si francs,  
 Si pleins de pureté, de candeur, et si grands...

(*Il lui rend le portrait*).

Ah ! niais que je fus ! Profonde comédienne !  
 Quelle ruse est égale, ô serpent ! à la tienne !  
 Je te ferai souffrir. Quoi ! Comment, c'est ainsi  
 Qu'un homme est à tes pieds, tremblant, aimant, transi !  
 O bel amour, sentant ton angoisse divine,  
 Elle le voit heureux, elle sent, ou devine  
 Qu'elle est pour cet esclave un Dieu... pour ce fou  
 Une étoile, un soleil ! qu'il est là, le genou  
 En terre, lui parlant, respectueux, timide,  
 Et qu'elle n'a qu'un mot à dire, cette Armide,  
 Pour qu'il l'emporte au bout du monde dans ses bras, <sup>(1)</sup>  
 La couvrant de baisers tout le long de la route !  
 Que fait-elle ? Elle rit, joue et se moque, écoute.  
 Cela lui plaît beaucoup de se voir encenser,  
 Et ce pantin d'amour, elle le fait danser

(1) Il manque un vers.



Jusqu'à ce qu'un passant vienne et dise : « Pauvre homme,  
» Avant toi quelque heureux a goûté de la pomme !  
» Danse donc, maintenant, et chante, si tu veux ! »  
Eh bien ! je veux chanter et veux paraître heureux !  
Je vais faire ma cour à Madame Gertrude,  
Sous ses yeux de vipère, avec sollicitude.

WILLEM

Mais si Gertrude croit à ton affection  
Et s'enflamme pour toi de belle passion ?

FRANCK

Gertrude, sauf erreur, est fort sentimentale,  
S'en amuser n'est point faute bien capitale.  
Elle est faite d'eau tiède, elle ignore le feu,  
Et se plaît sans relâche à vaguer dans le bleu.  
Un nuage passant, des oiseaux qui fredonnent  
Quelque chanson joyeuse au bord du nid, lui donnent  
Un tendre sentiment, fugitif, volatil  
Comme un brin de vapeur, comme un brouillard subtil.  
Elle a glacé de rose et de lilas sa vie;  
Paraître on ne peut plus aimante est son envie,  
Mais l'être, elle y tient peu, car cela troublerait  
La fraîcheur de son teint et son calme secret.  
Pour cette femme tendre autant qu'elle est légère,  
Toute sensation est molle et passagère,  
Tout est bien, tout est clair, tout est frais, tout est beau,  
Tout est indifférent et glisse sur sa peau.  
Ma foi, je n'y tiendrai pas plus longtemps qu'un autre !  
(*Franck sort*).

WILLEM

Pars plutôt, tu feras ton devoir, bon apôtre.  
(*Entre Jeanne*).

#### SCÈNE IV.

JEANNE, WILLEM.

JEANNE

N'avez-vous rien de bon à m'apprendre ?

WILLEM

En effet,

Franck a, sans l'avoir lu, déchiré le billet,

JEANNE

Comment ! sans l'avoir lu ! qu'est-ce donc qui se passe ?  
 Quoi ! tout amour hier, aujourd'hui tout de glace !  
 Déchirer mon billet sans me répondre un mot !

*(S'animant).*

Dites-lui bien, Willem, que pas un seul sanglot  
 N'est sorti de ma bouche, et que pas une larme  
 N'a coulé de mes yeux. Dites-lui que le charme  
 Qui nous avait lié est rompu maintenant,  
 Que notre amour n'est plus qu'un souvenir gênant  
 Que je foule à mes pieds et que le vent emporte.

WILLEM

C'est parler bravement

*(A part)*

On vous ouvre la porte,

Cher Franck, encore un coup et vous voilà dehors.

*(Haut)*

Courage, pauvre fille, il en faut tant alors  
 Qu'on arrache du cœur sa plus chère pensée,  
 La douce illusion si longtemps caressée !

*(A part, regardant dans la coulisse avec impatience)*

Mais j'aurai donc toujours la chance contre moi !  
 Quoi ! Franck est encor là ! Comment ! lorsque je croi  
 Qu'il fuit en me laissant maître de la partie,  
 L'écervelé ne fait qu'une fausse sortie !  
 Tous ces amoureux-là, quels tournesols, grand Dieu !  
 Tantôt c'est blanc, tantôt c'est noir, tantôt c'est bleu,  
 L'extase ou la fureur, rien de fixe, de stable,  
 C'est le froid, c'est le chaud, c'est l'ange ou c'est le diable !

*(Pendant ce temps, Jeanne a pris une marguerite et, l'effeuillant,  
 dit à la fin de l'aparté de Willem)*

Peu, beaucoup, pas du tout, un peu, beaucoup...

*(Elle jette la fleur).*

WILLEM (*à part*)

Ma foi,

L'instant est décisif.

(*Haut*)

Cousine, écoutez-moi.

Vous aimez encor Franck.

JEANNE

Oui, tantôt j'étais folle,

Willem, ne croyez pas une seule parole

De tout ce que j'ai dit.

WILLEM

Oh ! je m'en doutais bien.

Puisque tout est au mieux, j'ai trouvé le moyen

De vous le ramener.

JEANNE (*serrant avec effusion les mains de Willem*)

Vous êtes mon bon ange,

Willem.

WILLEM

Franck est jaloux d'une façon étrange.

Profitez-en.

JEANNE

Oui, mais pour le rendre jaloux,

Que faire ?

WILLEM

Vous savez que je suis tout à vous.

Feignez donc de m'aimer, Jeanne, si bon vous semble.

JEANNE

Feindre de vous aimer ? Y songez-vous ? Je tremble.

Si l'on croyait jamais à cet amour, mon Dieu !

WILLEM

Pour gagner un gros lot, osez risquer un peu.

JEANNE

Puisqu'il le faut, hélas !

WILLEM

C'est bien moi qu'il faut plaindre

De n'avoir qu'un semblant d'amour.

JEANNE (*bésitant*)

J'ai tant à craindre.

WILLEM (*haussant les épaules en signe de dénégation*)

Lorsque vous verrez Franck, Jeanne, prenez mon bras.  
Ainsi, tenez.

(*Il lui prend le bras*).

Feignez aussi de parler bas.

(*Jeanne dégage son bras de celui de Willem, qui dit :*)

Quelques tendres regards lancés avec adresse  
Ne pourront rien gêner. Vite ! la chose presse.  
Le voici qui s'approche. Il va venir ici,  
Votre sœur à son bras, prenez le mien aussi.

(*Jeanne lui donne le bras*).

Feignons de ne rien voir et de ne rien entendre.

(*Faisant la roue et lui montrant la coulisse de gauche*).

Venez ! regardez-moi d'une façon plus tendre.

Encore, encore plus.

(*A part, et se tournant victorieusement vers Franck qui paraît au fond du théâtre avec Gertrude*)

Si Franck après avoir

Vu ceci de ses yeux ne s'en va pas ce soir...

(*Ils sortent*)

## SCÈNE V

GERTRUDE, FRANCK

(*qui regarde anxieusement du côté où sont sortis Willem et Jeanne*).

GERTRUDE (*minaudé*)

Mais qu'avez-vous, monsieur ? Qu'est-ce qui vous agite ?

Je vous rencontre alors que vous marchiez très vite,

Je vous appelle en vain, vous ne répondez pas,

Je vous arrête pour vous demander le bras

Et crois voir en vos yeux comme un regard de haine ;

Vous me paraissez triste, et ce n'est qu'avec peine

Que vous m'accompagnez.

(*Elle s'évente*).

FRANCK

Madame, excusez-moi,  
Vous devez m'en vouloir, je le sens.

GERTRUDE

*(sentimentalement et entrecoupant ses paroles de soupirs).*

Oh ! pourquoi

Vous en voudrais-je donc ? Non, votre esprit s'abuse ;  
Je n'ai point de rancune alors que l'on s'accuse.  
Remarquez-vous combien cet horizon est beau  
Et comme le soleil est un brillant flambeau ?

FRANCK

*(regardant dans la coulisse de gauche)*

Non.

GERTRUDE

Comment, non ?

FRANCK

Pardon. C'est oui que je veux dire.

GERTRUDE

Vous êtes bien distrait, ce matin.

FRANCK *(à part, regardant dans la coulisse)*

Quel sourire

Quel amour dans ses yeux ! C'est comme un coup de mort !  
Elle l'aime donc bien !

GERTRUDE

Je ne sais si j'ai tort,  
Mais vous [me] paraissez vous ennuyer.

FRANCK

Madame,

Près de vous, je...

GERTRUDE *(l'interrompant)*

C'est bien.

FRANCK *(à part)*

Oh ! l'insipide femme !

*(Regardant à gauche)*

Je devrais être aveugle, et je désire voir.

GERTRUDE (*montrant une chaise*)

Avancez-moi cela, que je puisse m'asseoir.

Ah ! j'agis sans façon et sans cérémonie.

Donnez-moi mon ombrelle, ouvrez-la, je vous prie.

(*S'asseyant et tenant son ombrelle ouverte*)

Que regardez-vous donc si fixement là-bas ?

FRANCK

Rien, madame, vraiment.

(*A part*)

Ils se parlent tout bas.

GERTRUDE

Qu'avez-vous ? Approchez. Le printemps est superbe.

FRANCK

Oui, superbe, en effet.

GERTRUDE

Trouvez-vous pas que l'herbe

Est ce matin si verte et si charmante à voir ?

Mais je crains qu'il ne tonne ou ne pleuve ce soir.

FRANCK

Je le crains fort aussi.

(*A part*)

Comme elle le regarde !

GERTRUDE

Mon cocher a placé dans un bocal, qu'il garde

Du soleil trop ardent, un crapaud du pays,

Un fort bel animal, aux grands yeux ébahis ;

Je l'ai bien regardé ce matin, il s'ennuie,

Et son air malheureux présage de la pluie.

FRANCK (*à part*)

Au diable le crapaud !

GERTRUDE

Mais, qu'avez-vous, grands dieux ?

Vous voici tout tremblant !

FRANCK (*à part, désespéré*)

Doux sourire, ô beaux yeux !  
Hélas, que voilà bien l'Agnès déniaisée !  
Prends-le donc dans tes bras, pour finir !...

GERTRUDE

La rosée  
A rafraîchi ces fleurs, j'en voudrais un bouquet.

FRANCK

Prenez cette pivoine.

GERTRUDE (*avec indignation*)

Oh ! ce n'est pas coquet.  
J'aime mieux cette rose.  
(*À part et mettant la main sur son cœur*)  
Emblème de mon âme  
Qui s'ouvrirait riante à la seconde flamme  
D'amour que j'ai rêvé.

(*Franck cueille quelques boutons de rose et les lui donne*).

Puis ces myosotis.

FRANCK (*les lui donnant, et à part*)

Quel ennui !

GERTRUDE

Grand merci.

FRANCK (*à part*)

Voilà qu'ils sont partis.  
Ah ! vous vous conduisez, Jeanne, comme une fille !

GERTRUDE

Que ce myosotis est beau ! voyez, il brille  
Vif comme un souvenir que rien ne peut chasser.  
Cueillez encor ces fleurs, cueillez sans vous lasser.  
(*Franck lui donne une pensée*).

GERTRUDE

Cette pensée est belle et veut dire : A l'aurore,  
Le matin, à midi, j'y songe, et même encore  
Quand la nuit est venue. Et c'est toujours ainsi.

FRANCK (*à part*)

Ils reviennent vers nous.

GERTRUDE (*montrant une pensée*)

Encore celle-ci,

Puis cette violette. O tendre modestie !  
Mais voyez donc, monsieur, comme elle est assortie  
Au reste du bouquet. Le langage des fleurs  
Est un bien doux langage.

FRANCK (*impatient*)

Il en est de meilleurs.

(*À part*)

Ah ! les voici plus près. Dieu ! comme Jeanne est pâle !  
C'est de joie.

GERTRUDE (*déclamant en nouant son bouquet*)

Au matin, quand la pourpre et l'opale  
Colorent l'horizon, je me plais quelquefois  
A venir respirer la fraîcheur dans ces bois ;  
Je vois dans le ciel bleu monter les alouettes,  
J'entends autour de moi le doux chant des fauvettes,  
Et ces charmants oiseaux qui, s'éveillant au jour,  
Ne sont créés par Dieu que pour chanter l'amour.

FRANCK (*à part*)

A mon tour. Les voici.

(*Haut et se jetant à genoux*).

Croyez-moi bien, madame,

Non, jamais vos yeux vifs n'eurent autant de flamme,  
Il ne furent jamais ni plus beaux, ni plus grands,  
Et quand vous le voulez, ils versent à torrents,  
Comme ce beau soleil qui console la terre,  
Des rayons de bonheur pour une vie entière.

GERTRUDE

Vous me faites rougir en me parlant ainsi

(*Entrent Jeanne et Willem*).

GERTRUDE (*donnant son bouquet à Franck*)

Je vous le destinais.



FRANCK (*à part*)

Jeanne me voit.

(*Haut à Gertrude*).

Merci.

(*Il se relève*).

## SCÈNE VI

GERTRUDE, FRANCK, WILLEM, JEANNE.

WILLEM

Allons, Jeanne, courage, et taisez-vous

JEANNE (*à part*)

Il l'aime.

GERTRUDE

Mon Dieu, Jeanne, ma sœur, comme vous êtes blême !

Quel est ce mal subit qui vous prend tout à coup ?

JEANNE (*prête à s'évanouir*)

Rien, Gertrude.

GERTRUDE

Voyez, elle penche le cou...

Courez ! Du vin ! de l'eau ! des sels ! de la tisane !

On dirait qu'elle va mourir, ma pauvre Jeanne !

JEANNE (*se ranimant*)

Pas encore, Gertrude, et je suis beaucoup mieux.

(*Une pause*).

L'odeur de ce bouquet me dérangeait.

GERTRUDE (*à Franck et à Willem*)

Messieurs,

Je vous laisse.

(*A Jeanne*)

Je vais te mettre au lit moi-même.

JEANNE

Je vous dis que je suis beaucoup mieux.

(*A part*)

Il l'aime.

(*Elle sort avec Gertrude*).

FRANCK

Le trouble, la pâleur, l'évanouissement ?  
Qui trompe-t-on ici ?

*(Il les suit).*

WILLEM

Franck, attends un moment...  
Il ne m'écoute pas. Le voilà sur leur trace.  
Les accostera-t-il ? Tout mon sang est de glace.  
Mais comme il marche vite ! Il est sur leurs talons.  
Il s'arrête, il revient. Ah ! j'ai du temps, allons.

*(Appelant).*

Holà; César, César !

UNE VOIX *(à la cantonade)*

Oui ! monsieur, oui, j'arrive !

## SCÈNE VII

WILLEM, CÉSAR *(portant une pelle).*

CÉSAR

Me voici.

WILLEM

D'où te vient cette mine craintive ?

CÉSAR

Il va falloir agir, je présume.

WILLEM

Oui, César

CÉSAR

C'est pour aujourd'hui donc ? — Est-ce que, par hasard,  
On aurait...

WILLEM

On n'a rien découvert, sois tranquille.

CÉSAR

Ainsi l'on ne sait rien, là, bien sûr ?

WILLEM

Imbécile !

Si l'on avait sur toi seulement un soupçon...

CÉSAR

Oui, l'on nous chasserait tous deux de la maison.

WILLEM (*le menaçant*)

Tu dis ?

CÉSAR

Je dis, monsieur, que la proie est très belle,  
Que nous serons, ce soir, assez loin de Bruxelles.

(*Lui tapant sur l'épaule*).

Quels Duprés s'entendraient aussi bien que nous deux  
Pour chanter un duo de coquins hasardeux ?

(*Willem veut le battre. César, armé de sa pelle, se met sur la défensive. Rideau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

## SECOND ACTE

(*Le salon de Jeanne. — Portes au fond, à droite et à gauche. — Fenêtre avec de grands rideaux trainant sur le tapis. — L'heure sonne.*)

### SCÈNE I

JEANNE (*seule*)

Affreux isolement ! Oh mes fraîches années !  
Etes-vous à languir sans amour condamnées ?  
Oui, tout est bien fini ! Franck est bien son amant !  
Que cette nuit est longue ! Onze heures seulement.

FRANCK (*chante à la cantonade*)

Lève-toi, paresseuse,  
Jeanne, sors de ton lit ;  
Viens voir, belle dormeuse,  
La nuit, la claire nuit,  
Ton paon qui se pavane  
Dans la cour, comme un roi.  
Allons, lève-toi, Jeanne,  
Jeanne, réveille-toi !

JEANNE (*rayonnante*)

Sa voix, mon Dieu ! sa voix !

FRANCK

Mais non, voici la pluie,  
Ferme bien ton peignoir;  
Faut-il que je m'enfuie  
Devant ce ciel si noir ?  
Dût toute une rivière  
Me tomber sur le dos,  
Je veux chanter, ma chère,  
Ma chanson aux échos.

(*Averse, large éclair*).

JEANNE (*se penchant en dehors de la fenêtre, puis rentrant précipitamment et se cachant le visage de ses mains, comme aveuglée*).

C'est affreux !

FRANCK

Vois-tu cet éclair blême,  
Et moi sur un genou  
Disant : Jeanne, je t'aime !  
Je t'aime comme un fou ?  
Il grêle, il vente, il tonne,  
L'orage est furieux,  
Recouche-toi, mignonne,  
Et ferme tes beaux yeux.

(*Coup de tonnerre*).

JEANNE

Quelle pluie !

Tu seras bien mouillé, pauvre Franck. Je m'essuie  
Pour une goutte d'eau qui tombe sur mon bras.  
Que doit-il faire, lui ? Mais je ne le vois pas.

(*Nouveau coup de tonnerre*).

De la grêle à présent ! Quelle affreuse tempête !  
C'est par seaux que cela lui tombe sur la tête.  
Mon pauvre Franck, mon Dieu, mon cher Franck !

(*On frappe à la porte de droite*).

Est-ce toi ?

(On frappe de nouveau).

Dis-moi, pourquoi venir frapper si tard chez moi ?  
 Franck, laisse-moi passer cette nuit dans la joie,  
 Et qu'heureuse demain, mon ami, je te voie,  
 Mais ne me force point à t'ouvrir maintenant.

(Nouveaux coups).

Ah ! il est tout mouillé sans doute, et frissonnant.

(Elle ouvre. Entre Willem).

SCÈNE II

JEANNE, WILLEM

JEANNE

Comment, ce n'est pas Franck, c'est vous ! Ha ! sortez vite !  
 Il est beaucoup trop tard pour faire une visite.

WILLEM

Faut-il vraiment sortir ?

JEANNE

Oui, vraiment.

WILLEM (*avec intention*)

Je m'en vais

Vous n'aurez pas le droit de le trouver mauvais.

JEANNE

Avez-vous quelque chose à dire ? Faites vite !

WILLEM

Oui, de la part de Franck. Ce nom seul vous agite.  
 Je l'avais deviné, moi, qu'il était jaloux  
 Et qu'il vous aime encor.

JEANNE

Pourquoi m'apportez-vous  
 Si solennellement une vieille nouvelle ?

WILLEM

Quoi ? que s'est-il passé ?

JEANNE

Qu'il a la voix fort belle.

WILLEM (*sans se déconcerter*)

Et puis, ma chère enfant, qu'il demande à vous voir.

(*Il tonne*).

JEANNE (*méfiante*)

Lui, me voir, par ce temps, cette pluie et ce soir !  
S'il veut me voir, Willem, et me dire qu'il m'aime,  
Pourquoi, sans plus tarder, ne vient-il pas lui-même ?

WILLEM (*impatient*)

Eh ! sais-je les motifs de sa conduite, moi ?  
Il voudrait vous parler, il vous attend ; pourquoi ?  
Je n'en sais rien, je dis ce que l'on me fait dire.

JEANNE

Allons, partez.

WILLEM

Vous en viendriez à maudire  
Ce moment où, cédant à la voix de la peur,  
Vous avez follement dit : demain au bonheur.

(*On frappe à la porte de gauche*).

JEANNE

Partez donc !

WILLEM

Cachez-moi.

(*Il s'enveloppe d'un rideau. Nouveaux coups  
à la porte de gauche*).

JEANNE

Qui frappe là ?

(*Voix à la cantonade*).

Gertrude,

Qui veille sur tes jours avec sollicitude.

JEANNE (*ouvrant la porte*)

Mais tout le monde donc frappe aujourd'hui chez moi !

(*Entrent Gertrude et César, qui porte un fusil  
armé d'une baïonnette-sabre*).

SCÈNE III

CÉSAR, GERTRUDE, JEANNE, WILLEM (*sous le rideau*).

JEANNE (*à part, montrant le rideau*)

Je ne comprends pas bien ce que tu me veux, toi;  
Mais je vais te jouer un tour tel que je pense,  
Je saurai si tu mens.

(*Elle s'assied*).

GERTRUDE

(*qui a failli être éborgnée par le fusil de César*)

César, de la prudence.

Eloignez ce fusil !

JEANNE (*à Gertrude*)

Me direz-vous pourquoi?...

GERTRUDE

Chut, tremble, mon enfant, tremble, chut, et tais-toi.

JEANNE

Mais, Gertrude,...

GERTRUDE

Soyez calme, mademoiselle.

CÉSAR

Où donc est le coquin ?

WILLEM (*entr'ouvrent le rideau*)

Silence !

(*Il se cache de nouveau*).

CÉSAR (*se frottant les mains*)

Il est chez elle.

Tout va bien !

GERTRUDE (*à César*)

Marche donc.

CÉSAR (*s'asseyant*)

Oui.

GERTRUDE

Mais tu dors debout !

Réveille toi, César !

CÉSAR (*toujours assis et se frottant les mains*)  
Je ne dors pas du tout.

GERTRUDE

Debout donc !

CÉSAR (*se levant, puis s'asseyant*)  
Oui, madame.

GERTRUDE

Et surtout du silence !

CÉSAR (*laissant tomber son fusil*)  
Oui, madame.

GERTRUDE (*criant de peur*)  
Ah !

CÉSAR

Quoi ?

GERTRUDE (*ouvrant la porte de la chambre voisine*)

Ciel ! il est là, je le pense.

Oh ! César, bon César, il faut que vous frappiez,  
Sous le lit, j'ai cru voir s'agiter de grands pieds !  
(*Passant derrière César et montrant toujours  
la chambre à coucher*).

Nous allons à nous deux le réduire en poussière.  
Marche devant, César, je me tiendrai derrière.

CÉSAR

Et comme j'ai du cœur....  
(*Il passe derrière Gertrude*).

GERTRUDE

Mais, César, pas ainsi !  
(*Elle passe derrière lui*).

CÉSAR

Mais si, mais si !  
(*Il passe derrière elle*).

GERTRUDE

Mais non !  
(*Elle passe derrière lui, puis tous deux s'arrêtent*).



JEANNE

Dites-moi, je vous prie,  
Quand vous comptez finir cette plaisanterie ?  
Que cherchez-vous ici, ma sœur, expliquez-moi ?

GERTRUDE

Un bandit, un vaurien qui vient d'entrer chez toi.

JEANNE (*regardant le rideau*)

Un vaurien, il se peut, je n'en suis pas bien sûre.

CÉSAR (*à part, regardant Jeanne*)

Mais elle n'est pas prête à monter en voiture.

JEANNE

César, ce vaurien-là, n'en savez-vous le nom ?

CÉSAR

(*se troublant, tandis que Jeanne le regarde fixement*).

Qui, moi ! savoir son nom ? si je le sais ? mais non !

(*À l'oreille de Jeanne*).

Je ne puis pas pourtant parler devant Gertrude.

GERTRUDE

Vous dites ?

CÉSAR

Moi, je dis que j'ai pris l'habitude  
De faire un peu de bruit parfois pour m'égayer.

(*Il frappe le plancher de son fusil*).

GERTRUDE (*se retournant et criant de peur*)

Ah !... vous vous amusez donc bien à m'effrayer ?

(*César arpente la chambre*).

Que faites-vous là ?

CÉSAR

Moi ?

GERTRUDE

Vous.

CÉSAR

Je fais l'exercice.  
 Pour pouvoir au besoin vous rendre un bon office.  
*(Imitant le commandement militaire :)*  
 Armes bras ! poôrtiez !

GERTRUDE

Vous m'impatientez.  
 Vous voilà bien vaillant !

CÉSAR

Oui, parbleu ! Présentez  
 Armes !

GERTRUDE

Cessez ce bruit.

CÉSAR

Oui. Reposez vô... âarmes !  
 Fixe ! sabre de bois ! !

*(Il reste immobile).*

GERTRUDE *(geignant)*

Moi, je vais fondre en larmes  
 Si cela dure encor.

*(Bas, à l'oreille de Jeanne).*

D'abord, c'était un chant,  
 Puis le grand bruit que fait un colosse en marchant,  
 Et ce bruit se mêlait, si j'ai bonne mémoire,  
 A des chuchotements.

*(A César)*

Cherchez dans cette armoire.

CÉSAR

Pas accéléré, marche ! Il n'est pas là dedans.  
 C'est que je suis tout prêt à lui casser les dents !

*(Jeanne parle bas à César, lui montre le rideau, lui met de  
 l'argent dans la main. César fait signe qu'il comprend).*

GERTRUDE

César, soyez prudent, pas de fanfaronnades !

CÉSAR (*donnant un coup de pied à Willem sous le rideau*)  
Il verra, le bandit, si j'ai les pieds malades !

JEANNE

Veux-tu, vaillant César, me faire bien plaisir ?

CÉSAR

Mademoiselle, c'est mon unique désir.

JEANNE

Donne-moi ce fusil.

(*Après l'avoir considéré*).

La bonne baïonnette !

CÉSAR (*hochant la tête en signe d'affirmation admirative  
et caressant la baïonnette*)

Oui, dois-je recouvrer pour mon compte une dette,  
Je prends, étant de race un cruel créancier,  
Mes deux bras pour recors, et ceci pour huissier.

(*Il croise la baïonnette*).

JEANNE (*avec intention*)

Suppose qu'un voleur soit entré dans ma chambre,  
Qu'il soit ganté, bien mis, sentant le musc ou l'ambre,  
Ce n'en sera pas moins un bandit, n'est-ce pas ?  
Quels sont, d'après la loi, mes droits nets en ce cas ?

CÉSAR (*regardant le rideau*)

Oh ! vous pouvez choisir, ma foi. Pour de tels hôtes,  
On leur casse les bras, on leur brise les côtes,  
On charge un bon fusil de salpêtre ou de sel,  
On leur en fait manger la charge.

JEANNE

Est-ce mortel ?

CÉSAR

Oh non ! on en revient très salé, mais en vie.

(*Parlant au rideau et menant grand bruit  
de la crosse de son fusil*).

Salé de mon vivant, diantre ! c'est une envie

Que je range parmi mes désirs les plus grands.  
 Les bisons d'Amérique et beaucoup de harengs  
 N'ont pas ce bonheur-là. Quelquefois, on allume  
 Des rideaux autour d'eux, on les brûle, on les fume.  
 C'est un friand ragoût, un mets fort estimé,  
 Que la chair de bandit ou de voleur fumé.  
 Cependant, comme c'est un horrible supplice,  
 Qu'on peut avoir affaire à madame Justice,  
 On employe un moyen plus décisif, plus sûr,  
 Et... c'est de les clouer d'abord tout vifs au mur.

JEANNE

Clouez-le donc, César ! L'occasion est belle.  
 Il est sous ce rideau.

WILLEM (*se montrant*)

Comment ! mademoiselle,  
 Me faire assassiner !

GERTRUDE (*qui, de peur, s'est jetée dans un coin de la chambre*)

César ! à mon secours !  
 (*César s'élançait vers elle, lui frappe les tempes, lui tape dans  
 les mains; attaque de nerfs, jeu muet.*)

WILLEM (*à Jeanne*)

Jeanne, sont-ce donc là les dangers que je cours  
 Pour avoir essayé de vous rendre service ?  
 C'est là votre bonté, c'est là votre justice ?  
 (*Tirant César par les oreilles.*)  
 Butor, je te ferai manger ton coup de pié.

CÉSAR (*secouant la bourse de Jeanne*)

Pour remplir mon devoir, monsieur, je suis payé.

WILLEM

Payé deux fois, bandit !

CÉSAR

Deux fois valent mieux qu'une.  
 (*A l'oreille de Willem.*)

Mais j'y songe, après tout, sera-ce sur la lune

Que vous garantirez cent francs de revenu  
A moi, César, présent, ayant nom Le Camu ?  
On ne vous connaît pas de biens.

WILLEM (*à l'oreille de César, et montrant Jeanne*).

Je serais riche,

Si tu l'avais voulu.

CÉSAR

Cher monsieur, quand on triche.  
A n'importe quels jeux, il faut le faire bien,  
Même parfaitement; le reste ne vaut rien.  
On n'a pas eu le temps de remplir sa sacoche  
Que la dupe a déjà les mains dans votre poche  
Pour reprendre son or pris maladroitement.

GERTRUDE

Ah ! César, je me meurs !

CÉSAR

Attendez un moment,  
Cela ne presse pas, vous mourrez tout à l'heure.

GERTRUDE

Donnez-moi mon mouchoir, cher César, que je pleure.  
*(César le lui donne).*

GERTRUDE (*prenant le bras de Jeanne*)

Quel triste événement ! Jeanne, console-moi !

JEANNE (*faisant asseoir Gertrude dans un fauteuil*)

Assieds-toi là, Gertrude, et calme ton émoi.

*(Jeu muet).*

CÉSAR (*à Willem*)

Je ne puis m'empêcher de vous le dire encore,  
En ce monde, tout n'est pas l'œuvre du hasard.  
N'est pas qui veut lion, n'est pas qui veut renard,  
Ni fouine non plus; il y faut du génie,  
Ce que vous n'avez point.

*(Une pause. Willem le secoue)*

Ce n'est pas que je nie

Que vous n'ayez bon ton et l'air très comme il faut,  
 Mais vous ne périrez jamais sur l'échafaud;  
 Peut-être mourrez-vous sous quelque coup de canne.  
 N'est-ce pas votre avis, mademoiselle Jeanne ?

*(Willem frappe César).*

JEANNE

Je n'ai rien entendu, car vous parlez si bas...

*(A Willem)*

Modérez, s'il vous plaît, l'ardeur de votre bras.

*(Souriant et d'un ton calme).*

Savez-vous bien, Willem, que vous me faites rire ?

Je vous croyais plus fin et plus fort, à vrai dire.

Que de temps dépensé pour n'arriver à rien !

Vous voulez séparer deux amants s'aimant bien,

Votre ami Franck vous gêne, et vous jurez sa perte.

Je ne vous dis qu'un mot, et je vous déconcerte

Tout en ne sachant rien. Je paie un jardinier

Qui n'a point confiance en vous pour un denier,

Qui vous dénoncera tantôt, j'en suis bien sûre.

CÉSAR

Moi ! non, je ne sais rien du tout, je vous l'assure.

JEANNE *(à César)*

Nous verrons bien.

*(A Willem)*

Willem, je ne vous en veux point.

Sur son mérite on peut s'abuser à ce point

De croire réussir en faisant fausse route.

Je vais vous indiquer le bon chemin, sans doute.

Soyez droit, soyez pur, soyez fort, soyez franc,

Probe et sincère en tout, comme votre ami Franck.

WILLEM *(saluant et se dirigeant à reculons vers la porte)*

Chère Jeanne, au revoir, votre sermon m'ennuie.

JEANNE

Quoi, vous partez, cousin, sans crainte de la pluie !

*(Willem sort par la porte du fond, Franck entre par celle de droite).*

## SCÈNE IV

GERTRUDE, CÉSAR, JEANNE, FRANCK

FRANCK (*désespéré*)

Willem ici, grands dieux !

JEANNE (*courant à lui*)

Enfin, mon Franck, c'est toi !

Toi que j'attends toujours ! Tu m'aimes, réponds-moi !

*(Franck la repousse du geste).*

Il me repousse, moi qui me fais une fête

De le revoir enfin; il détourne la tête.

*(Avec indignation).*

Sortez, si vous venez pour me traiter ainsi.

*(Se radoucissant).*

Non, reste, et réponds-moi. Tu fronces le sourcil,

Franck, ta main est glacée et ton visage est pâle.

Pourquoi ces yeux hagards et ce souffle qui râle ?

Dis, qu'as-tu ?

FRANCK

Ce que j'ai ? Vous me le demandez !

Un homme sort d'ici. Pourquoi ? Mais répondez !

Répondez donc ! Comment, vous gardez le silence !

Vous ne sauriez donc point prouver votre innocence,

Gémir ou sangloter, mettre comme autrefois,

De l'amour dans vos yeux, des pleurs dans votre voix ?

Avez-vous oublié quelles puissantes armes

Sont, contre un cœur épris, les soupirs et les larmes ?

Ne savez-vous donc plus comment il faut mentir

Pour que tous nos soupçons tournent au repentir ?

Avez-vous oublié ce que sait toute femme,

Comment on prend d'assaut notre cœur et notre âme,

Ce qu'il faut réveiller, faire vibrer en nous

Pour qu'au lieu d'accuser nous tombions à genoux ?

*(Une pause).*

Vous pleurez !

JEANNE

Franck, jamais vous ne m'avez aimée.

FRANCK

Eh bien, oui, mon amour n'était qu'une fumée.  
 Je ne vous aimais pas, lorsque, fou de douleur,  
 Dans ma poitrine en feu sentant faiblir mon cœur,  
 Fiévreux et frémissant, tremblant de chaque membre,  
 J'ai monté l'escalier qui mène à votre chambre.  
 Je savais bien pourtant que vous m'aviez trompé !  
 Pourtant, vous le voyez, jusqu'à vous j'ai rampé,  
 Oui, rampé basement, pour vous voir, vous entendre,  
 Pour être près de vous, vous toucher et vous tendre  
 En signe de pardon et d'amour mes deux bras.  
 Oui, vous avez raison, je ne vous aime pas !

JEANNE

Vous ne voulez donc point écouter ma défense ?

FRANCK

Soit, Jeanne, j'y consens; prouve ton innocence.  
 J'y croirai du moment où j'aurai ton portrait.

CÉSAR (*à part*)

Je suis pris !

JEANNE (*joyeuse, à Franck*)

Que dis-tu ? Quoi, Franck, il se pourrait ?  
 Je vais te le montrer.

CÉSAR (*à part*)

Hum !

JEANNE (*ouvrant et fouillant l'un après l'autre les tiroirs d'une commode*)

Est-ce là la cause

De ta froideur, Franck ?

FRANCK

Oui, mais c'est si peu de chose !

JEANNE

Quel plaisir tu me fais de me le demander !

FRANCK

Interrogez Willem, il pourra vous aider.

JEANNE

Interroger Willem ? pourquoi ? Mais c'est étrange,  
 Je ne le trouve pas !



FRANCK

Priez votre bon ange !

JEANNE (*désespérée*)

Je le sais, je l'ai mis moi-même en ce tiroir  
Et ne pas le trouver !!

FRANCK

Sublime désespoir !

Finissons ! Le portrait ! Je veux le voir.

JEANNE

Gertrude,

Aidez-moi donc !

GERTRUDE (*soupirant et minaudant*)

Je meurs de lassitude !

FRANCK

Le portrait ! dépêchons ! le portrait, Jeanne !

JEANNE (*se retournant tout à coup vers César*)

Et toi,

Tu ne dis rien.

CÉSAR

Moi ?... non.

JEANNE

Tu trembles, je le voi !

Tu pâlis !

FRANCK (*prenant César au collet*)

En effet.

CÉSAR (*à Franck*)

Monsieur, je vous l'assure,

Il m'a presque forcé d'atteler la voiture.

TOUS

Quelle voiture ? Qui ?

FRANCK

Bandit ! tu parleras !

CÉSAR

Prenez garde, monsieur, vous me cassez le bras.

FRANCK

Réponds donc, misérable ! ou je vais tout à l'heure...

*(Il ouvre le fenêtre).*

CÉSAR

Il m'a promis cent francs de rente; c'est un leurre;  
J'aurais dû m'en douter.

FRANCK

Willem ?

CÉSAR

Mais oui.

GERTRUDE

Comment !

CÉSAR

Je crois bien que c'était pour un enlèvement.

JEANNE *(à Franck)*

Tu venais de chanter; on frappe, j'ouvre vite,  
Croyant que c'était toi. Stupéfaite, interdite,  
Je vois entrer Willem, qui, d'un air sombre et noir,  
Me dit que tu m'attends et que tu veux me voir.  
Je n'en crois rien, je veux le chasser de ma chambre,  
Il reste.

*(Franck lâche le bras de César).*

CÉSAR *(se secouant)*

Quel poignet ! J'ai mal dans chaque membre.

JEANNE *(continuant)*

Ma sœur accourt au bruit. Caché sous ce rideau,  
Il demeure muet et tremblant dans sa peau,  
Car César, agitant toute cette ferraille,

*(Elle montre le fusil).*

Parlait de le clouer tout vif à la muraille.

FRANCK *(embrasse Jeanne, puis, s'adressant à César)*

Réponds; et le portrait, est-ce toi qui l'a pris ?

CÉSAR

Hélas, oui, ce gueux-là m'offrant un si haut prix,  
Cent francs de rente, j'ai cédé.

GERTRUDE

Fi ! l'âme vile !

FRANCK

Peut-être qu'à présent ce portrait court la ville.

CÉSAR

Non, monsieur, mais tenez, je suis à vos genoux,  
Si je vous le rendais, me pardonneriez-vous ?  
Monsieur, lâchez mon bras, daignez me faire grâce,  
Il m'avait demandé de le remettre en place  
Dans ce tiroir, dès qu'il serait parti; je l'ai  
Dans ce petit coffret.

*(Il présente un coffret à Franck, qui l'ouvre  
et l'ayant considéré, s'écrie)*

Tout est donc dévoilé !

*(Pressant Jeanne dans ses bras).*

Je fus cruellement injuste, chère Jeanne.  
Ah ! si je te tenais, Willem ! Bah ! qu'il se damne  
Sans passer par mes mains.

GERTRUDE *(à César)*

Monsieur le bon sujet

Qui brouillez tout ici, pourriez-vous, s'il vous plaît,  
Dire qui vous retient encore en ma demeure ?  
Allez, que vos paquets soient faits avant un heure.

CÉSAR

Quoi ! parce qu'une fois j'ai dit la vérité,  
Je me verrais chassé, bousculé, maltraité ?

FRANCK *(à Gertrude)*

Me pardonneriez-vous un instant de délire ?

GERTRUDE

Laissez, je sais déjà ce que vous m'allez dire.

*(À César)*

Eh bien, et vos paquets, à quoi donc songez-vous ?

CÉSAR

Ne faites pas tomber sur moi votre courroux.

JEANNE

Grâce pour lui, ma sœur.

CÉSAR (*suppliant*)

Si d'ici jusqu'à Rome

Madame, vous trouvez un parfait honnête homme

Sur vingt, sur cent, sur mille et davantage encor,

Si pauvre que je sois, je le paie au poids d'or.

J'ai mal fait, mais bien fait aussi.

FRANCK

Quelle impudence !

Le drôle étale ici sa demi-conscience.

(*A César*)

Veux-tu bien déguerpir au plus tôt, ou sinon...

CÉSAR

Qui, moi, vouloir partir, vouloir, non, monsieur, non !

(*Avec enthousiasme et s'adressant tout à tour à Gertrude et à Jeanne*).

Je veux planter vos choux, soigner vos betteraves,

Je veux semer, cueillir vos pois, navets et raves,

Je veux écheniller, tailler vos espaliers,

Balayer la maison, décrotter vos souliers,

Faire triple besogne et vivre comme un cancre,

Je veux manger du pain aussi noir que de l'encre,

Et boire de l'eau claire au risque d'en maigrir,

Je veux, je veux tout... mais... je ne veux pas partir !

GERTRUDE et JEANNE

Reste donc.

FRANCK (*souriant*)

Je ne t'ai rien encore donné, drôle,

Pour avoir joué bien ici ton double rôle.

Tiens, voici vingt-cinq francs pour avoir fait le bien.

(*Le secouant par les oreilles*).

Le reste est pour le mal et ne me coûte rien.

(*Rideau*).

FIN

Charles DE COSTER.

# CHRONIQUE

---

## L'ENSEIGNEMENT DE L'ART DRAMATIQUE

En la séance du 11 octobre, l'Académie a pris connaissance d'un rapport présenté par M. Henri Davignon.

Le Comité chargé par vous de faire rapport sur une réforme éventuelle des cours d'art dramatique et de déclamation tels qu'ils se donnent aujourd'hui dans les conservatoires royaux de musique, s'est trouvé d'accord pour rappeler que l'institution d'un théâtre national serait le meilleur moyen d'attirer vers nos établissements de formation dramatique des éléments de choix. Pour se consacrer à la carrière difficile de comédien, il faut avoir au moins l'espérance d'un engagement sur une scène importante en Belgique et d'y briller pendant de nombreuses années dans des conditions honorables de vie et de rémunération.

Le Comité reconnaît qu'actuellement le recrutement des élèves se fait sans garantie de leur formation intellectuelle. Aussi, vous propose-t-il de préconiser, à l'entrée du conservatoire, un examen d'aptitudes générales, à défaut de la possession d'un diplôme d'humanités.

Nous avons constaté qu'à côté des cours d'art théâtral et de déclamation, il manquait un enseignement de la diction ou de l'élocution, basé sur des connaissances scientifiques et ayant pour objet la pose de la voix et la correction des déficiences physiologiques et des vices de prononciation engendrés par le milieu habituel.

Enfin, il nous a paru que, dans la matière des cours d'interprétation dramatique, une distinction s'imposait. La comédie classique, la tragédie nécessitent un enseignement séparé où le style et la tradition dominent. La comédie et le drame moderne supposent plus de liberté, en conformité avec l'évolution du théâtre depuis le romantisme.

Quant à l'enseignement de l'histoire du théâtre à travers les âges, de celle des stades par lesquels a passé la mise en scène et aussi de l'interprétation intérieure des grandes œuvres, ce devrait être, selon nous, l'apanage d'un professeur d'université ou tout au moins d'un titulaire de diplôme spécial.

Afin de juger à la fois de la valeur de ces divers enseignements et des fruits qu'en retirent les élèves, nous souhaitons qu'au cours de l'année scolaire, de petites représentations soient données devant un

public restreint mais compétent, à même de faire à l'occasion des observations et de prodiguer des conseils.

Pour conclure, j'ai été chargé par le Comité de proposer à l'Académie un projet de résolutions à transmettre à Monsieur le Secrétaire Général du Ministère de l'Instruction publique.

J'ai l'honneur de vous soumettre le texte suivant :

« L'Académie royale de langue et de littérature françaises, ayant  
 » examiné la situation actuelle de l'enseignement de l'art dramatique  
 » dans les conservatoires de musique, exprime à nouveau le désir  
 » de voir le Gouvernement réserver ses subsides en faveur d'un théâtre  
 » national à une scène bruxelloise et à une scène de province.

» Elle émet le vœu de voir l'admission au cours d'art dramatique  
 » dans les conservatoires subordonnée à la possession d'un diplôme  
 » d'humanités ou, à son défaut, à un examen de culture générale.

» Elle préconise, la création, à côté des cours d'art théâtral propre-  
 » ment dits, d'un cours de diction et d'élocution donné par un techni-  
 » cien et portant sur la pose de la voix, le redressement des défauts  
 » physiques de prononciation et la correction des habitudes engendrées  
 » par le milieu.

» Elle estime que le cours d'art théâtral devrait être divisé en deux  
 » parties distinctes : la première réservée à l'étude approfondie du  
 » théâtre classique, la seconde à la comédie moderne.

» Elle souhaite que les résultats de ces enseignements se mani-  
 » festent périodiquement par l'interprétation devant un public restreint,  
 » de connaisseurs, de scènes empruntées aux deux répertoires.

» Elle considère qu'un cours d'histoire du théâtre, englobant  
 » notamment l'évolution de l'art de la mise en scène et l'interprétation  
 » littéraire des œuvres à travers les âges est une chose utile, à condition  
 » que les leçons soient données par un spécialiste, de préférence pro-  
 » fesseur d'université ou porteur d'un diplôme d'enseignement supé-  
 » rieur. »

Ce vœu, adopté à l'unanimité par l'Académie, a été transmis au Secrétaire Général du Ministère de l'Instruction publique.

### PRIX

En sa séance du 13 décembre, l'Académie a décerné le Prix Bouvier-Parvillez à M. Arsène Soreil, pour l'ensemble de ses travaux.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à «La Renaissance du Livre», 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XIX, 1922-1940.

Annuaire, 10 vol., 1928-1939.

### Mémoires

*Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.

*L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.

*Charles De Coster*, par Joseph HANSE.

*L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

*Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

*Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulx à Molière*, par Marcel PAQUOT.

*Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.

*La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.

*Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888*, par François VERMEULEN.

*Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.

*Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse*, par Louis MICHEL.

*La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours*, par Robert GILSOUL.

*Le Parler de La Gleize*, par Louis REMACLE.

*Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*, par Léon-Louis SOSSET.

*Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique*, par Georges DOUTREPONT.

*Fernand Severin. Le Poète et son Art*, par Elie WILLAIME.

### Textes anciens

*Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

*La Trage-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

*Renaul de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier*. Edité par Rita LEJEUNE.

*Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> Siècle et Médecinaire Namurois du XV<sup>e</sup>* (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

### Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Epée*.

Edmond PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par MM. Lucien Christophe et Marcel Paquot).